

nettoyage, et je revins sur mes pas, j'éteignis toutes les lumières à l'étage avant de rejoindre Marie au rez-de-chaussée. Je pus la rassurer et lui annoncer que nous étions seuls dans la maison, nous avons simplement oublié d'éteindre la lumière en partant.

Marie m'attendait au bas des escaliers, elle n'avait pas allumé la lumière, elle n'avait pas refermé la porte d'entrée derrière elle. Elle me prit par la main, et me guida dans le noir au rez-de-chaussée de la maison, me fit traverser le salon où nous devinions des profils de meubles dans l'obscurité et me guida jusqu'à la chambre où j'avais dormi l'été dernier. Elle me fit entrer, elle entra à ma suite, sans allumer la lumière, et je compris alors pourquoi elle avait voulu m'entraîner dans cette chambre, parce que c'était ici, dans cette chambre, que nous avions fait l'amour l'été dernier, à cet endroit précis, dans ce grand lit dont le sommier se ~~devenait~~ <sup>trouvait</sup> maintenant à nu <sup>etait</sup> contre le mur dans la pénombre. Et les deux scènes se superposèrent alors dans mon esprit, je me trouvai à la fois dans le présent et dans le passé, dans les derniers jours d'août, quand Marie m'avait rejoint dans cette pièce, et maintenant, ~~debout en~~ <sup>à l'endroit</sup> face d'elle dans l'obscurité totale de cette chambre dont la fenêtre était obstruée par un volet cloué. Les lieux étaient les mêmes, les personnages étaient les mêmes, nos sentiments étaient les mêmes, seule la saison avait changé, l'automne s'était substitué à l'été, nous portions des manteaux à présent, alors que cet été Marie était nue sous son tee-shirt quand elle m'avait rejoint dans le lit. Et alors, trébuchant entre les meubles, nous nous unîmes enfin, avec d'autant plus de force que cela avait été longtemps retenu, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, dans l'obscurité complète de cette chambre, parmi le désordre de meubles en osier, de chaises et de vieux barbecues, qui nous entouraient, (égalisant nos âmes, unissant nos vies) nous nous embrassions avec fougue, avec confiance, avec amour, avec détresse, je sentais sa fragilité dans mes bras, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, comme deux mois plus tôt nous nous étreignions dans le lit de cette même chambre, pour apaiser nos tensions, pour libérer les angoisses qui nous tenaillaient, les dissoudre, les faire disparaître, nous nous passions les mains sur le visage, nous nous consolions, Marie m'avait pris la tête entre les mains, et elle m'embrassait avec une intensité dont elle n'avait jamais fait preuve, elle m'enfonçait sa langue dans la bouche, sa langue douce, passionnée, fervente, abandonnée, d'abord fraîche, et, à mesure, légèrement salée, Marie qui s'était mise à pleurer dans mes bras, je ne voyais pas son visage dans le noir, je ne le sus pas avec les yeux qu'elle pleurait, je le sus avec la langue, je sentais ses larmes dans ma bouche, j'en éprouvais le goût, les humeurs onctueuses de ses larmes qui s'assimilaient à nos baisers. Ne pleure pas, lui disais-je à voix basse en lui caressant les cheveux, ne pleure pas, Marie, et elle faisait non de la tête, elle me disait qu'elle ne pleurait pas, qu'elle était tellement heureuse, et elle pleurait de plus belle, ses larmes humidifiaient mes pommettes, mouillaient mes joues, et elle m'embrassait toujours, reniflant légèrement, et happant ses larmes avec sa langue, pour les mêler à nos salives unies, sans cesser de m'embrasser, ouvrant à peine la bouche, pour me dire, me murmurer, dans un souffle, dans l'étreinte, dans les baisers eux-mêmes, avec une sorte d'étonnement : « Mais, tu m'aimes, alors. »

non  
dites-le  
jusqu'  
au  
lit

était

à l'endroit  
éperdument

l'été  
mis,

de  
lit

je sentais  
vital  
avait

je  
non  
continuer  
de  
l'obscurité  
en  
trébuchant